

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 3

Artikel: Le landsturm
Autor: Morax, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

au 13 du mois ; et, si quelque couple a l'intelligence assez éclairée pour s'affranchir de la superstition, qui a tant d'autorité dans le cas particulier, les gens de l'entourage ou du voisinage ne manqueront pas d'attribuer à l'influence de la date incriminée, les épreuves que la suite des années amènera aux époux, oubliant en cela qu'ici bas, nul n'est à l'abri du malheur ou du chagrin. Qui n'a entendu énoncer cette absurdité : « que le bris d'un miroir est plus affligeant, à cause de l'événement fâcheux qu'il pronostique, que la perte de l'objet lui-même ? »

De même un arbre, vieil ami et serviteur, venant à sécher sans cause connue ou présumable, est tenu pour un signe certain de la mort prochaine d'un membre de la famille à qui il appartient.

Un chien qui hurle devant la demeure d'un malade, est considéré comme pleurant par anticipation le départ de celui-ci.

Rencontrer au sortir de chez soi, alors qu'on se met en voyage, un homme ou une femme, n'est point indifférent ; le premier présage une heureuse journée, le second, la non réussite, ou des ennuis inévitables. C'est peu flatteur pour notre sexe, mais c'est ainsi.

Ils sont à plaindre, ceux qui s'émeuvent du craquement des meubles ou des boiseries pendant la nuit, parce qu'ils sont persuadés que c'est l'avertissement de la mort prochaine d'un des leurs. A plaindre aussi ceux que consterne le cri d'une chouette près de leur demeure.

Au lieu de croire aveuglément à ce que nous ont dit nos grand'mères ou nos bonnes, pourquoi ne pas nous appliquer à remarquer combien sont rares les cas où le pronostic coïncide avec l'événement. J'ai connu un vieillard des montagnes jurassiennes, grand amateur des livres de magie et de sorcellerie, qui alla, un beau dimanche, demander au pasteur de son village un ou deux morceaux de pain bénit rapporté du temple après la communion, pour le placer sous le seuil de la porte de l'écurie, à l'effet de préserver le bétail de tous mauvais sorts. Ceci devrait nous rendre plus humbles, quand il nous prend la velléité de nous comparer avec orgueil à certains peuples peu civilisés.

Et les erreurs et les préjugés en fait d'hygiène ! Dans ce domaine-là, nous trouverions plus à moissonner qu'à glaner. L'air et l'eau, par exemple, ces deux agents par excellence de la bonne santé, pourquoi le campagnard est-il parcimonieux de l'un pour sa demeure et de l'autre pour son usage externe personnel ?

Voyez cette jeune mère qui fait remarquer à ses voisines la bonne mine de son poupon. Il est, il est vrai, un peu pleureur, agité, impatient, c'est sans doute déjà le travail de la dentition qui commence ; il est si avancé pour son âge. Le fait est que le pauvre souffre d'une démangeaison insupportable à la tête. C'est que son petit crâne est recouvert d'une couche d'écailles grisâtres et graisseuses, formées par la poussière et la transpiration. Si vous suggérez à la mère la nécessité d'enlever ce qui cause le tourment du bébé, et que vous lui en indiquez le moyen très simple, elle vous répondra que c'est dangereux d'ôter ça, et quand ça sera étendu

par toute la tête, empêchant la croissance normale des cheveux, et que tout une vie de parasites viendra à grouiller dessous ça, alors, seulement alors, la mère, superstitieuse mais non négligente, s'enquerra d'un moyen curatif pour le mal qui était si aisé à détruire au début.

Donc, chers amis, de la lumière, plus de lumière, et, jusque-là, ne dites plus qu'il n'y en a point comme nous.

Sophie TROTTENVILLE.

Le landsturm.

Chère patrie, aujourd'hui tu rappelles
Les vieux soldats qui jadis t'aimaient tant ;
Malgré leur âge, ils sont restés fidèles,
Et tous sont prêts à marcher en avant.
Un jet fécond de sève rajeunie
Monte déjà dans nos cœurs, dans nos bras,
Et, confiants dans notre bon génie,
Nous serons forts au jour du branle-bas.
Jeunes et vieux, marchons ensemble.
Voici l'appel tant souhaité !
Sus les drapeaux que nul ne tremble !
Chantons patrie et liberté.

Rappelez-vous du pittoresque groupe,
Où je brillais dans cet habit usé ;
— On peut sourire à son antique coupe —
J'aurais souffert, si l'on m'eût refusé.
Mais au bureau, le commandant se lève :
« A votre place, à droite, demi-tour :
Dans les chasseurs. » Oh ! n'est-ce point un rêve ?
Être soldat ! quel bonheur ! quel beau jour !
Jeunes et vieux, etc.

C'est le schako, la fringante épaulette,
Et la croisée aux blanchâtres reflets.
Salut, grand sabre, à dragonne coquette,
Pour nous pousser, tu frappais nos mollets.
Parlons encore des deux galons de laine,
Vieux souvenir de ma brillante ardeur.
L'amour, parfois, nous gardait bonne aubaine ;
Beau caporal, j'enflammais plus d'un cœur.
Jeunes et vieux, etc.

Nous ne rêvions que combat et bataille,
Des conquérants nous étions tous jaloux ;
En attendant un ennemi de taille,
Le petit blanc se buvait à grands coups.
A nos succès, débouchons la bouteille
Dont les flancs noirs renferment un trésor ;
Par ce nectar la vigueur se réveille,
Pour le pays, buvons, trinquons encor.
Jeunes et vieux, etc.

Battez, tambours, la marche solennelle,
Car le drapeau jette ses plis flottants ;
Ivre d'orgueil, le regard étincelle
Du feu sacré qu'on possède à vingt ans.
Elle coula, notre première larme.
Bien douce au cœur, qui battait fièrement.
Vingt ans après, j'éprouve même charme,
Au vieux drapeau, prètons nouveau serment.
Jeunes et vieux, etc.

Si des points noirs nous signalent l'orage,
 Ton saint amour dans nos cœurs est resté.
 Nous n'avons plus la force du jeune âge,
 Mais nous voulons sauver la liberté.
 Sans peur, groupés autour de ta bannière,
 Levons-nous tous au moment du danger :
 Femmes, au ciel, votre ardente prière,
 Hommes, debout, pour chasser l'étranger.
 Jeunes et vieux, etc.

Morges, le 15 janvier 1888.

J. MORAN

Molési à crairè.

Tsacon, dein stu pourro mondo, a sa rachon d'orgouet, lè z'ons pou. lè z'autro prào; et quand l'est qu'on fà oquiè. on ne vao pas que sà de qu'on n'aussè pas bin fé, et on vao fèrè encrairè qu'on a réson quand bin on farài 'na folerà, ào bin méma-meint quand on farài cein qu'on ne voudrài pas fèrè.

Lài a cauquiès dzo, on gaillà dâi z'einverons dè Lozena, qu'ein avâi prâi onna bombardâte soigné, sè reintornâvè contrè l'hotò pè on teimps dè misère; fasâi nâi coumeint dè l'eintso avoué 'na pliodze que redzielliâvè à dou pi dè hiaut dâo tant que le tche-sâi dru. Adon noutron coo. que tagnâi tota la lardjâo dâo tsemin dâo tant que brelantsivè, va sè bailli on betset contrè 'na boenna, et... patapào ! lo vouaiquie que va betefiulâ lè quatro fai ein l'ai dein lo terreau qu'étâi plein d'édhie; et coumeint l'étâi dza tot dépourent et mou coumeint 'na renaille, ne lâi fe pas atteinchon et lâi restâ. Ora, ne sè pas se lâi sè trovâvè bin et se sè crâyâi dein son lhî. ào bin se ne poivè pas *ietz*; mà tantiâ que diabe lo pas sè budzâ dè lé dedein. quand bin lo terreau débitâvè coumeint on rio, et vo pâodè crairè que lo pourro luron lâi fasâi pas grand pussa.

Tot parâi sè dzeins qu'étiont ein cousons dè ne pas lo vairè reveni, sè mettont ein route avoué on falot po allâ vouâiti iò poivè étrè restâ, et lo tràovont étâi. sein budzi, dein lo terreau coumeint s'on lo lâi avâi met essandzi, que droumessâi coumeint on benhirâo.

— Mà que dâo diablo fâ-tou don quie pè on paret teimps, lâi firont-te ein sè dépatseint dè lo raveintâ ?

L'autro, que sè reveillè, et que ne vao pas que sâi de dè s'étrè soulâ et d'avâi rebatâ dein la vouarga, repond, sein fèrè atteinchon que ploivessâi à la rolhie : Oh, câisi-vo ! m'éte catsi po ourè cein que desont dou z'amoeirâo que sè promenâvont perquie, et vo pâodè contâ que y'ein é oïu dâi galézès et que y'é rizu mon sou.

Et ein s'ein alleint, à mâiti portâ pè lè z'autro, fasâi : l'est mè que lè vé couienâ déman ! gât...

Et l'est dinsè que po s'estiusâ de 'na folerà ào de 'na petita cavie, y'ein a qu'einveintont onna petita meinta; mà po la derè, faut avâi soin dè preindrè lè z'autro po dâi taborniaux.

MÈRE ET FILLE

II.

..... Quelque précipitation qu'ils y eussent mise, lorsque Bernard et André entrèrent chez Mme Fonguerives, le salon était déjà à demi rempli par une foule d'amis, gens accourant toutes les semaines, à jour fixe, et qui

se croient toujours les bienvenus, parce qu'on ne les invite jamais.

Oh ! ce jour-là, comme André se promet qu'ils ne seraient plus les amis de la maison, si jamais il en devenait le maître !

Au coin de la cheminée, belle comme elle savait toujours l'être, le regard pétillant et rempli d'une flamme qui annonce que le cœur ne fait pas tort à l'esprit, Mme Fonguerives, dans une de ces toilettes si savantes qu'on croirait que le mot de simplicité seul puisse leur convenir, recevait ses visiteurs hebdomadaires avec ce doux et attrayant sourire qui semble dire à tous :

— Vous êtes ici chez vous...

Ils y étaient tous, en effet, excepté celle qui aurait dû s'y trouver. Colette n'était pas auprès de sa mère. Et personne, pas même cette mère elle-même, ne semblait s'apercevoir de son absence et se douter que, derrière la porte, la pauvre petite Colette écoutait, avec une curiosité enfantine, ce qu'elle pouvait entendre des conversations tenues dans le salon.

Qu'espérait-elle en appuyant ainsi sa tête toute frisée sur l'un des battants ? Ses yeux bleus semblaient être remplis de larmes, et ses mains, croisées sur sa poitrine, disaient une douleur qui avait peur de se laisser voir.

La position de l'enfant formait, en ce moment, un véritable contraste avec l'aspect animé du salon, où se tenaient Mme Fonguerives et ses invités.

Mais qui pouvait se douter de ce contraste ?

André y pensait, peut-être ; mais fasciné, depuis son entrée dans le salon, par la beauté savante de la mère, il était obligé de forcer sa pensée pour la faire retourner en arrière et y apercevoir le frais et gracieux visage de la jeune fille.

Bernard paraissait étudier son ami avec un intérêt mêlé de curiosité.

— Pourquoi ne t'informes-tu pas d'elle ? demanda-t-il en se penchant à l'oreille d'André.

Celui-ci fit un soubresaut, comme si cette question-là sortait d'un rêve ; et, sans répondre, mais désignant du regard la jeune femme dont il ne pouvait se détacher :

— Vois donc comme elle est belle ! s'écria-t-il à demi-voix, et demande-toi si, en la voyant, on peut penser à une autre femme ?

Alors ton choix est décidément fixé cette fois, et c'est Mme Fonguerives que tu épouses ?

— C'est... c'est... Tu m'ennuyes, à la fin ! Est-ce que je puis savoir moi-même ce que je veux ?

— Ce que tu devrais savoir, mon pauvre André, c'est où est Colette, que l'on te cache, et dont tu as la faiblesse de ne pas oser t'informer.

André jeta sur son ami un coup d'œil qui, en tout autre moment, eût peut-être été terrible ; mais il reconnaissait trop la justesse de l'observation pour qu'elle ne lui fit pas un peu monter le rouge au visage. Il prit aussitôt son parti, comme un homme qui donne tête baissée dans le danger, et il tâcha de se faire jour jusqu'à la maîtresse de la maison.

Celle-ci l'accueillit avec son plus gracieux et charmant sourire.

— Je n'espérais presque plus vous voir, dit-elle ; cependant j'avais pris le soin de vous prévenir, et je vous attendais.

— Est-ce que je pouvais avoir la pensée de me tenir loin de vous, loin de Mlle Colette, lorsque je savais vous rencontrer chez vous ?

En parlant ainsi, André n'osait lever les yeux sur Mme Fonguerives, tant il craignait de rencontrer un regard qui pût lire dans sa pensée.

Peut-être la jeune femme avait-elle la même crainte,